De la jeune fille à la femme mariée. La correspondance d'Augusta de Pourtalès (1903-1918)

From maiden to married woman. The correspondence of Augusta de Pourtalès (1903-1918)

Laure Piguet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13346>

DOI : 10.4000/clio.13346

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 295-312

ISBN : 9782701198538

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Laure Piguet, « De la jeune fille à la femme mariée. La correspondance d'Augusta de Pourtalès (1903-1918) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 44 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.13346>

De la jeune fille à la femme mariée. La correspondance d'Augusta de Pourtalès (1903-1918)

Laure PIGUET

Augusta (« Asta ») de Pourtalès (1886-1972), épouse von Mitzlaff, a expédié à sa sœur Constance (« Connie ») de Pourtalès (1884-1973), épouse de Saugy, d'innombrables lettres et cartes postales entre 1903 et 1972. Soigneusement emballés et conservés par cette dernière, ces envois ont récemment été exhumés de la cave d'un chalet familial à Yvoire en Haute-Savoie. Les adresses inscrites sur les enveloppes, les formules de salutations, tout comme les formules finales confèrent à cet échange l'apparence d'un geste intime amené à prolonger la relation des deux sœurs brusquement interrompue par le mariage de l'aînée. La correspondance est en réalité adressée à un large groupe familial¹, ainsi que le prouvent de multiples indices, par exemple cette description de la réception des envois, aujourd'hui perdus, de Connie par Asta : « [...] c'est un tel événement quand ta lettre arrive, tout le monde se l'arrache »².

La lettre, comme d'autres archives personnelles (mémoires, autobiographies et journaux intimes), est le support de la description, par un individu, de ses actes, pensées ou sentiments³. Longtemps écartés de la recherche historique à cause de la subjectivité des récits conservés⁴, la valeur de ces documents s'est révélée dès la fin des années soixante, au moment où de nouveaux champs de recherche en

¹ Cette structuration « dialogique » de la correspondance familiale se retrouve dans d'autres échanges épistolaires (Poublan 1998 : 204).

² Lettre du 17.10.1904. Afin de rester au plus proche de la source, la retranscription a maintenu les fautes d'orthographe et de ponctuation, ainsi que les abréviations.

³ Dekker 2002 : 14.

⁴ Dekker 2002 : 21-23.

histoire se sont ouverts⁵. L'archive privée a, entre autres choses, permis d'historiciser les comportements intimes ou d'écrire une partie de l'histoire des femmes, grandes productrices d'écritures ordinaires (journaux intimes et correspondances)⁶. Surpassant l'aspect anecdotique des témoignages de la vie quotidienne, sociologues et historiens se sont penchés sur la correspondance pour observer, par exemple, des interactions sociales telles que la solidarité fraternelle⁷ ou pour comprendre le rôle de la pratique épistolaire elle-même au sein des familles⁸. Correspondre s'avère être une tâche domestique fréquemment déléguée aux femmes⁹ dont le but est d'assurer la cohésion des groupes dispersés grâce à la circulation d'informations sur les uns et les autres¹⁰. En outre, l'écriture épistolaire féminine se révèle, selon les corpus, être un moyen d'affirmer sa place sociale en se composant en femmes mariées¹¹, un espace permettant une affirmation de soi¹², voire un lieu rendant possible la constitution de réseaux féminins et une intrusion, brève, dans la sphère publique¹³.

Les lettres et cartes postales expédiées par Asta à Connie entre 1903 et 1918 offrent la possibilité d'approfondir les connaissances sur le rôle de l'échange épistolaire pour les femmes, contribuant ainsi à l'« immense chantier » qu'est l'étude des écritures ordinaires féminines¹⁴. Composé de presque autant d'envois de l'épistolière célibataire (1903-1910) que de la femme mariée (1910-1918), cet extrait du corpus révèle de profondes modifications de la pratique épistolaire¹⁵. Dès le mariage, le contenant et le contenu textuel subissent en effet de multiples transformations qui

⁵ Artières & Kalifa 2002 : 9.

⁶ Virgili 2002 : 7-8 ; Lacoue-Labarthe & Mouysset 2012 : 9.

⁷ Isambert-Jamati 1995.

⁸ Chotard-Lioret 1983 ; Dauphin, Lebrun-Pézerat & Pouban 1995.

⁹ Pouban 1998 : 204.

¹⁰ Perrot 1999 : 167.

¹¹ Dauphin & Pouban 2011 : 2.

¹² Lacoue-Labarthe 2011 : 117.

¹³ Hooock-Demarle 2012.

¹⁴ Lacoue-Labarthe & Mouysset 2012 : 12.

¹⁵ La fin de la Première Guerre mondiale a d'abord été choisie comme borne chronologique permettant de réduire l'ampleur du corpus à étudier. La symétrie entre ces deux périodes du temps privé s'est révélée lors de la lecture.

confèrent au lecteur extérieur le sentiment déconcertant, lors d'une première lecture, de ne plus avoir au bout de la plume le même individu. Considérant le temps privé comme contexte de production, l'analyse diachronique des récits permet de valoriser les différentes manières d'écrire sa place sociale conservées par les lettres, témoignant de la césure que représente le mariage¹⁶ jusque dans la manière de se raconter et démontrant que l'écriture épistolaire de soi est avant tout une écriture pour les autres.

Quelques éléments de biographie

Asta et Connie sont issues de la branche suisse de la famille des Pourtalès, réfugiés protestants ayant fui la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Installés à Neuchâtel, principauté placée sous la suzeraineté du roi de Prusse depuis 1707, les Pourtalès font fortune grâce, notamment, à l'industrie textile¹⁷ et sont anoblis en 1750¹⁸. La pratique de l'échange épistolaire par les femmes de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie étant attestée¹⁹, les lettres d'Asta appartiennent, selon toute probabilité, à une culture familiale et sociale solidement établie. Séparée de sa sœur aînée suite au mariage et à l'aménagement subséquent de cette dernière à Londres en 1903, Asta lui adresse en moyenne deux lettres par mois et un nombre variable de cartes postales depuis Genève, où elle vit avec sa belle-mère Hélène, puis depuis l'Allemagne. Les sept premières années de cet échange épistolaire sont dues à la plume d'une jeune fille célibataire et orpheline dès 1904. Si les lettres gardent la trace, infime, d'une mise sous tutelle jusqu'à sa majorité²⁰ (« [j]'ai écrit à *mon tuteur* [...] »²¹), Asta semble²² ensuite gérer

¹⁶ Martin-Fugier 1999 : 213.

¹⁷ Bergeron 1970 : 498.

¹⁸ Diesbach Belleruche 1996 : 94. Sur l'histoire de l'enfance des deux jeunes filles et surtout de leur frère Guy de Pourtalès, voir Jakubec & Delacrétaz 2006.

¹⁹ À ce propos, voir notamment Petrucci 2008.

²⁰ À cette époque, l'âge de la majorité en Suisse est fixé à vingt ans (Bridel 1909 : 41).

²¹ Lettre du 05.03.1905 (je souligne).

²² L'histoire du droit des femmes en Suisse avant la mise en vigueur du Code civil suisse en 1912 reste peu étudiée. Comme beaucoup d'autres pays européens, les législations cantonales ont été fortement influencées par les principes du Code

les revenus dont elle a hérité de manière indépendante (« [...] je ne fais plus que de payer des notes, enfin je fais des chèques »²³), jouissant d'une forte autonomie. Les lettres révèlent qu'Asta et ses proches s'inquiètent de ce célibat prolongé, bien que son âge au mariage (24 ans) ne soit que d'une année supérieure à la moyenne des femmes des classes aisées en Suisse²⁴. C'est lors d'un séjour en 1910 chez son amie Cécilie de Mecklenbourg-Schwerin, héritière de la couronne impériale allemande, qu'elle rencontre Otto von Mitzlaff avec qui elle se marie la même année. Elle s'installe alors en Allemagne, d'abord à Potsdam, puis à Drosedow en Poméranie, où le couple dirige une exploitation agricole et donne naissance à quatre enfants.

Les récits de la jeune fille (1903-1910)

De 1903 à 1910, les lettres d'Asta s'appliquent à restituer la vie quotidienne dans ses moindres détails en respectant le déroulement chronologique des événements. Cette forme particulière se remarque grâce à la mise en exergue du jour de la semaine, à l'annonce de sa démarche par de courtes phrases comme : « [d]onc aujourd'hui jeudi je commence »²⁵ et, du point de vue lexical, à l'accumulation d'adverbes de temps (hier, demain, aujourd'hui). La lettre ressemble à un journal intime dans lequel se reconnaît « le côté "agendaire" des livres de raison, soucieux de consigner les dépenses et le temps qu'il fait, de réguler ses ressources et bientôt le bien le plus précieux : l'emploi de son temps »²⁶. Sur l'ensemble de la période, les envois sont composés sur ce modèle :

Le matin je vais avec maman [Hélène] ds. la rue d'Antibes. Ns. allons chez le petit tailleur ou l'on t'a fait ta robe en drap noir l'année passée Il me fait un costume court jupe à plis et boléro en espèce de lainage gris avec raies plus foncées très joli ! Vendredi matin, Tu vois que j'ai du

Napoléon. La loi régissant la situation des femmes célibataires et majeures est donc probablement similaire au Code civil français. Celui-ci stipule que, une fois majeure, la femme célibataire devient responsable d'elle-même et de ses biens (Mottu-Weber 2004-2005 : 22-23 ; Dauphin 2002 : 519).

²³ Lettre du 31.10.1906.

²⁴ Head-König 2013.

²⁵ Lettre du 29.03.1904.

²⁶ Perrot & Ribelli 1985 : 170.

interrompre cette lettre assez longtemps, mais je veux tout te raconter depuis lundi. Mardi pic-nique [...] !²⁷

Reléguant aux marges les nouvelles des uns et des autres, le cœur des lettres d'Asta est un long récit destiné à se raconter. Elle compose des textes rythmés par d'innombrables verbes de mouvement (arriver, partir, sortir, aller, se promener, rouler), dans lesquels elle décrit de multiples déplacements entre ses divers lieux de vie (Genève, Gênes, Rome, Cannes ou Londres). Si elle se contente de faire la liste des activités qui relèvent de son ordinaire (cours de piano, visites de charité, etc.), les moments extraordinaires à ses yeux sont exposés dans les moindres détails (pique-nique, opéra, bal, etc.) et toujours accompagnés de nombreux adjectifs qualificatifs (chic, exquis, roulant, sombre, affreux, rasant). Elle s'attarde sur la description des moments valorisés par le groupe et la « classe de loisir » internationale qu'est l'aristocratie²⁸ (tennis, courses, régates), tandis que tout ce qui relève de la vie intérieure fait rarement l'objet de récit et demeure obscur aux yeux du lecteur extérieur. Les activités domestiques comme la couture et les écritures conventionnelles semblent avoir pour l'épistolière un statut différent des autres : « [...] l'après-midi ns. avons bp. travaillé (je fais un cousin genre Louis XV pr. Tante Pasteur) [...] »²⁹ ; « [e]t les cartes de Noël quel travail [...] »³⁰. L'utilisation répétée du terme « travail » révèle qu'Asta considère l'acquisition de ce savoir nécessaire à une jeune fille de l'aristocratie sur le marché du mariage comme une tâche obligatoire, et non comme un art d'agrément dont le seul but serait de passer le temps. Si elle se présente aux siens comme soucieuse d'acquérir les compétences attendues d'une femme mariée, ces activités ont à ses yeux peu d'intérêt, en tout cas narratif.

Asta s'attèle donc à renvoyer l'image d'une personne active, un besoin qui s'inscrit sans doute dans une évolution sociale globale quant à la perception du temps, lequel se doit d'être de plus en plus « calculé, prévu, ordonné [...] »³¹. La nécessité ressentie par la jeune fille de

²⁷ Lettre du 10.03.1904.

²⁸ Corbin 1995 : 61-62.

²⁹ Lettre du 18.05.1904 (je souligne).

³⁰ Lettre du 21.12.1903 (je souligne).

³¹ Corbin 1995 : 10.

convaincre par l'écriture que chaque heure est employée à bon escient correspond à la forme agendaire prise par les lettres, laquelle contribue ainsi au message envoyé aux destinataires. Cette forme particulière de présentation de soi est sans doute productrice de sens pour la célibataire socialement déconsidérée du fait de sa prétendue improductivité³² : le récit d'activités multiples pourrait acquérir une dimension presque performative conférant au scripteur lui-même le sentiment d'être utile et non oisif. Le soin qu'elle prend à décrire chacun de ses gestes, à détailler ses activités, à assurer ses destinataires qu'elle est toujours chaperonnée lors de ses déplacements (« [j]e fais tjs. très attention aux chaperons [...] »³³) est sans doute également une réponse à la surveillance symbolique exercée par les siens malgré la distance qui les sépare.

Or, prouvant qu'Asta module son récit en fonction de ses destinataires, quelques lettres adressées à Connie seule brouillent l'image d'elle-même que la jeune fille s'applique à construire. Profitant de la solitude de sa sœur à Londres, garantie que sa lettre ne sera pas lue à la cantonade, Asta évoque certaines difficultés : « [v]raiment *je suis lasse de ces voyages continuels, de ces séjours ici et là* ; je sens que c'est mauvais pour moi + que *je soupire pour un chez moi*. [...] »³⁴. Ce mouvement constant qui semble au lecteur extérieur témoigner d'un affranchissement de certaines contraintes sociales est vécu par l'épistolière comme une forme particulière d'assujettissement. L'indépendance en droit de la jeune fille est en effet mal perçue par son entourage, témoignant d'un puissant décalage entre la législation et les mœurs. Ne pouvant vivre seule afin de préserver sa réputation, et donc sa valeur matrimoniale, Asta est en fait contrainte de suivre ses proches qui la prennent en charge à tour de rôle (« [...] je resterai ici jusqu'au Dimanche 11 nov. puis j'irai chez T. Anna jusqu'au 15, puis chez Lulu jusqu'à ce que maman revienne [...] »³⁵). Face à cette situation pour elle pénible, la seule solution envisagée semble être celle de se soumettre. Elle se raconte, dans ses rares moments de confidences, comme désirant le mariage et un foyer (« [...] je t'envie d'avoir en plus un bon

³² Dauphin 1984 : 229.

³³ Lettre du 11.12.1907.

³⁴ Lettre du 19.10.1908 (je souligne).

³⁵ Lettre du 31.10.1906.

mari + 2 amours d'enfants. Voilà la vraie vie heureuse ! »³⁶). Ainsi, une réalité plus complexe, causée par la difficulté de ne pas posséder de chez soi stable et d'être constamment astreinte à se conformer aux volontés des uns et des autres, se dessine donc aux yeux du lecteur – réalité peu conforme à l'image que la jeune fille est obligée, ou se croit obligée, de renvoyer d'elle-même lorsque ses lettres sont lues par le groupe familial élargi.

Les récits de la femme mariée (1910-1918)

La transformation en épouse

Dès le mariage (juillet 1910), le récit se resserre sur les espaces intérieurs. Asta consacre, dans un premier temps, ses envois à la description de sa nouvelle demeure et surtout des espaces de l'intimité du couple. L'épistolière énonce des frontières à l'intérieur de cet espace, permettant de voir à l'œuvre une puissante distinction entre les lieux intimes réservés à l'homme et ceux réservés à la femme : à chacun sa « *gender-specific room* »³⁷ pour lui le fumoir, apanage des hommes, pour elle le boudoir, pièce réservée aux femmes depuis son apparition au XVIII^e siècle³⁸. Les espaces individuels, décrits dans leur opposition, se démarquent de surcroît l'un de l'autre grâce à la symbolique des couleurs qui touche autant les vêtements intimes que la peinture des murs (« [...] la 2^e gde chambre sera pour Otto (très grande), jolie chambre à [*illisible*] avec papiers bleu vif »³⁹ ; « [...] mon boudoir sera très clair genre américain, un peu bombon »⁴⁰).

La présence, à l'intérieur d'un même espace de vie, de lieux genrés est commune à l'ensemble de l'aristocratie au XIX^e siècle⁴¹. L'usage des couleurs pour marquer la différence des sexes est plus singulier. En effet, bien que la première mention du rose et du bleu comme couleurs genrées remonte aux années 1860, l'appropriation massive

³⁶ Lettre du 27.06.1907.

³⁷ Lilley 1994 : 198.

³⁸ Lilley 1994 : 193.

³⁹ Lettre du 10.08.1910.

⁴⁰ Lettre du 10.08.1910.

⁴¹ Hall 1999 : 73.

de celles-ci comme un signe distinguant le féminin du masculin ne s'est pas imposée avant les années 1950 aux États-Unis⁴². Il convient surtout de relever l'importance pour Asta de procéder à ces distinctions, ainsi que de mettre en récit non seulement une « codification collective »⁴³ habituelle, mais également de s'approprier des modes distinctifs encore peu usités. Ce phénomène est d'autant plus marquant qu'elle n'a jamais mentionné, dans ses lettres de jeune fille, le fait de porter les signes spécifiques du féminin. L'explication de cette surécriture des codes est sans doute à chercher dans la fragilisation identitaire qu'a représentée cette longue période de célibat. L'écriture épistolaire de soi devient un moyen d'affirmer, voire de célébrer, le retour dans la norme, dans l'attendu du destin féminin. Les attributs de la féminité sont soudainement revendiqués dans les lettres, comme si, par le mariage, elle obtenait le droit de les brandir, et comme si sa qualité de femme ne pouvait être revendiquée qu'au moment où son opposé, le masculin, existe.

Une fois l'installation terminée, le récit se concentre sur les tâches domestiques. Le couple semble se diviser le labeur naturellement et harmonieusement, conformément aux modèles en vigueur. Otto se charge de l'aspect productif de l'entreprise familiale grâce à l'élevage et à la vente de chevaux, tandis qu'Asta s'occupe de la gestion de la consommation domestique, ainsi que de la nombreuse et mouvante domesticité avec l'argent que son mari lui octroie. L'épistolière s'attèle à décrire son apprentissage de la gestion de son foyer – des verbes plus organisationnels dominent alors ses écrits (programmer, faire, falloir, penser, décider, acheter) –, demande des conseils à son aînée et se félicite de l'accomplissement de ses devoirs. Comme auparavant, elle met en avant un emploi du temps surchargé (« [j]'ai bp à faire +, peu de temps vu ma vie réglée »⁴⁴), mais n'utilise plus jamais le terme « travail » pour qualifier ses activités intérieures. Elle l'emploie par contre pour ses domestiques : « [...] on pourra la tuer de *travail* je crois – »⁴⁵. Ce transfert lexical semble démontrer que l'intégration dans l'économie

⁴² Paoletti 2012 : 89.

⁴³ Fraisse & Perrot 2002 : 11.

⁴⁴ Lettre du 12.21.1910.

⁴⁵ Lettre du 03.10.1912 (je souligne).

domestique empêche l'usage de ce terme spécifique pour soi-même. À l'inverse, Clémentine Limperani, aristocrate parisienne mariée à un Corse quatre-vingts ans plus tôt, se sert de ce mot pour qualifier ses tâches dans ses missives hebdomadaires destinées à sa mère (« [j]e commence à me faire à ce genre de *travail* [...] »⁴⁶). Le contraste entre Clémentine et Asta demanderait à être étayé par des sources plus nombreuses, mais il semble démontrer l'influence du changement dans le regard que la société porte sur le travail domestique au dix-neuvième siècle, faisant « de la femme au foyer une oisive », administrant un personnel « qui la décharge de tout travail »⁴⁷, ainsi que celle des représentations sociales sur l'écriture épistolaire jusque dans le vocabulaire utilisé.

Les débuts de la Première Guerre mondiale modifient pour un temps ces récits. Les deux sœurs, l'une allemande d'adoption et l'autre, résidant alors à Genève, plus encline à la francophilie, se disputent sur les responsabilités du déclenchement du conflit (« [...] tu dis que ns. av. commencé la guerre. Là-dessus on peut discuter jusqu'en l'an 2000 »⁴⁸). Puis, ayant constaté l'inanité de ces débats, elles renoncent à évoquer le sujet. Les envois d'Asta n'évoquent alors plus la guerre que par le biais de nouvelles d'Otto et d'autres membres de sa famille mobilisés. L'apparition de réflexions climatiques est, par ailleurs, le seul indice permettant de comprendre que l'épistolière prend en charge le domaine agricole en l'absence de son mari (« [l]e temps est juste ce qu'il faut ! soleil + pluie + les récoltes s'annoncent superbes »⁴⁹).

Les textes d'Asta connaissent une métamorphose immédiate dès son accession au statut de femme mariée. La forme agendaire est abandonnée, confirmant ainsi le rôle spécifique que joue, pour la jeune fille, ce journal intime interrelationnel. Ses écrits prennent rapidement une structure plus banale, s'accordant à la définition générique de la lettre ordinaire : un pêle-mêle d'informations disposées sans hiérarchie ni effort compositionnel, reproduisant les tournures de la

⁴⁶ Savreux 1999 : 57 (je souligne).

⁴⁷ Fouquet 2004 : 51.

⁴⁸ Lettre du 13.06.1915

⁴⁹ Lettre du 07.06.1916

conversation⁵⁰ (« [...] j'ai bp. pensé à toi le soir de ton dîner Est ce que ça vous a coûté très cher ? Otto trouve que 17 bouteilles de champagne est très peu, Ici ils en boiraient 30... ces Allemands assoiffés de boisson »⁵¹). Son rayon d'écriture ne dépasse presque plus jamais les murs de la maison, et le monde extérieur, si prégnant auparavant, n'existe plus que grâce aux fenêtres. Or, quelques indices incitent à penser qu'Asta compose à nouveau une image d'elle-même, cette fois-ci de femme d'intérieur et mère dévouée, incarnation de l'idéal féminin, dont le lien avec la réalité est lui aussi complexe à établir. Laisant deviner la nécessité ressentie par l'épistolière d'assurer les siens de son allégeance aux valeurs et aux normes familiales et sociales associées au féminin, la seule lettre qui atteste d'un relâchement dans cette composition de soi donne lieu à une vigoureuse autodéfense : « [n]e crois pas que je néglige la petite à cause de cette mondanité ! J'assiste tous les matins à son bain + le soir à 6 h. à son lavage »⁵². De plus, si Asta n'évoque jamais sa participation à l'élevage et à la vente des chevaux, un indice permet de supposer qu'elle se tient fréquemment à l'écurie – « Otto et moi ns. y sommes bp ! »⁵³ – et donc, selon toute probabilité, qu'elle participe à son fonctionnement. La séparation des sphères de compétence entre l'homme et la femme se marque dans l'absence de récit concernant le domaine conventionnel de l'autre, mais ne reflète sans doute pas la réalité. Ainsi, tout comme les pratiques communicationnelles lors desquelles l'individu tend à « s'incorporer et à illustrer les valeurs sociales officiellement reconnues »⁵⁴, l'écriture épistolaire de soi s'avère être biaisée par la relation interindividuelle et les attentes des destinataires, du moins celles imaginées.

L'apparition du corps

La dimension charnelle d'Asta est invisible durant la première période de l'échange épistolaire. Cette absence est d'autant plus frappante que, dès le mariage, le corps dans ses manifestations et les soins qui lui sont procurés devient omniprésent. Accéder au statut de femme mariée

⁵⁰ Grassi 1995 : 543.

⁵¹ Lettre du 06.02.1914.

⁵² Lettre du 28.01.1913.

⁵³ Lettre du 10.08.1910.

⁵⁴ Goffman 1979 : 41.

provoque donc un changement dans le statut du corps qui, de « part maudite du sensible »⁵⁵ érigée en tabou, devient sujet d'intérêt pour soi et pour ses proches. En effet, certains indices prouvent que les infections d'Asta qui provoquent séjours en clinique et opérations sont en fait de vieilles maladies jamais mentionnées dans ses missives de jeune fille (« [d]is à T. Anna que Mallet [un docteur] est bien bête quand je le consultais il disait à Maman qu'il me fallait "le mariage" pr me guérir !! »⁵⁶). L'épistolière décrit l'ensemble de ses symptômes et soins, parfois à même une carte postale, alors que celle-ci est lisible par tous (« [j]'ai eu cette nuit une forte "va-vite pas fermé l'œil + douleurs terribles ds les jambes etc + mal de tête »⁵⁷) et mentionne l'arrivée de ses menstruations (« [j]e t'écris ds. mon lit ("having my days") [...] »⁵⁸). Le même déplacement entre l'exprimable et l'inexprimable se produit relativement à la grossesse. La femme enceinte est, jusqu'au mariage, inexistante dans les récits d'Asta, et les enfants des autres, abondamment évoqués, semblent littéralement être nés « dans des choux ». Témoignant de la découverte des affres de la gravidité grâce au récit par d'autres de leurs propres expériences, la lettre à la sœur aînée se transforme en lieu d'expression de la crainte (« [...] il paraît que ça a été terrible de 11 h. du soir à 7 h. le lendemain soir »⁵⁹). Contrairement aux discours ambiants valorisant les joies de la maternité⁶⁰, la communication entre femmes, que ce soit dans la conversation ou par écrit, autorise l'expression sans tabou de la peur, de la douleur et de la lassitude (« Elli [belle-sœur] à l'air très bien, mais se plaint assez + menace de s'ouvrir le ventre av. un couteau de cuisine ! (pr. rire) »⁶¹).

L'absence de l'évocation des mécanismes corporels dans les écrits de jeune fille d'Asta est surprenante en comparaison d'autres correspondances du XIX^e siècle dans lesquelles le corps malade n'est pas tabou⁶², voire est parfois le sujet principal des échanges⁶³.

⁵⁵ Dauphin 2003 : 70.

⁵⁶ Lettre du 25.11.1910.

⁵⁷ Carte postale du 08.12.1910.

⁵⁸ Lettre du 12.09.1910.

⁵⁹ Lettre du 10.01.1911.

⁶⁰ Morel 2001 : 42.

⁶¹ Lettre du 11.01.1912.

⁶² Ruberg 2011 : 94-95.

Contenant à part presque égale des lettres de la jeune fille et de la femme mariée, le corpus analysé ici dévoile les changements apportés par le mariage sur la possibilité de produire, dans l'interrelation, un discours sur les manifestations corporelles. Cette différence de traitement semble dévoiler l'interdiction faite au corps non reproducteur d'exister, et donc de s'écrire, et surtout l'attente familiale et sociale dont il est l'enjeu à partir du moment où il devient réceptacle des futurs enfants, garantie de la continuité de la lignée. Le récit se transforme en un rapport envoyé à l'entourage du fonctionnement de celui-ci et du soin dont il est entouré. Ainsi, le mariage, rituel qui autorise pour Asta l'affirmation de son statut de femme par le déploiement des attributs de la féminité, autorise également l'écriture des manifestations corporelles. Le corps peut s'écrire, car il est devenu utile, le corps doit s'écrire afin de permettre conseils, rappels à l'ordre et sanctions familiales.

La disparition du style

Les lettres de la jeune fille révèlent un talent dans l'écriture agréablement surprenant lors d'une première lecture, mais qui ne semble pas être une exception chez les épistoliers ordinaires⁶⁴. La découverte fréquente de textes de qualité dus à des plumes féminines pourrait provenir d'un biais de la conservation, des récits agréables à lire ayant peut-être plus de chances d'être sauvegardés par ceux qui les ont reçus. Les capacités narratives de la jeune fille se manifestent par l'utilisation d'une ponctuation variée, parfois maladroite, qui confère à ces récits ce que Sophie Delumeau qualifie de « théâtralisation de la vie quotidienne »⁶⁵. De multiples signes typographiques mettent en scène le moment raconté : point d'interrogation, deux-points, points virgules, pointillés,

⁶³ Chotard-Lioret 1985 : 66.

⁶⁴ En effet, l'épistolière Caroline Duméril-Mertzdorff : « [...] manifeste des qualités certaines pour l'écriture, par la vivacité du style et la diversité du ton », Constance Voyer d'Argenson fait preuve de « fréquentes envolées, [de] tournures élégantes d'invention personnelle [...] » et Clémentine Limperani « [...] sait écrire avec une parfaite aisance » (Dauphin, Lebrun-Pézerat & Pouban 1995 : 113 ; Delhaume 2007 : 236 ; Fabre 1999 : 204).

⁶⁵ Delhaume 2007 : 236.

longue trainée de points de suspension lorsqu'elle cherche à rendre le suspens. Ce sont surtout les points d'exclamation qui ponctuent le récit, points qu'Asta double, triple, voire quadruple en fonction de la teneur dramaturgique qu'elle souhaite conférer à l'événement détaillé. Témoignant d'une attention particulière aux meilleures façons de restituer le réel, elle retranscrit fréquemment les dialogues et les conversations de son entourage, valorisant grâce au discours direct libre le comique de certaines situations (« [o]ncle Max soufflait le poire ! et disait mille folies en autres qu'il voulait venir à Londres cet hiver et avec une peine folle il dit qu'il pouvait s'engager comme bonne chez toi et changer les drip...drup...drapeau de la petite ! »⁶⁶).

Outre la fluidité narrative, les ressorts comiques et le ménagement du suspens, Asta fait preuve de capacités stylistiques qui la démarquent des épistolières citées précédemment. Les effets de style – l'usage de formulations provoquant un contraste par rapport à la norme du corpus – se remarquent d'abord par de fréquents commentaires métastylistiques. Ainsi annonce-t-elle par exemple à sa sœur : « [j]'écris en "dépêche", car je suis trop ramolie et c'est trop long autrement – [...]. Maman pris passion pr. pasteur, veut l'inviter à dîner et envoyer de l'argent. – allons souvent courses [...] »⁶⁷. Les recherches stylistiques d'Asta se remarquent en outre par l'usage fréquent de tropes mineurs tels que la comparaison lorsqu'elle décrit les impressions ressenties dans des lieux nouveaux (« [...] cet hôtel froid comme une cave »⁶⁸), la description de son quotidien (« [m]a vie ici, s'écoule comme les eaux rapides d'un fleuve que rien ne saurait arrêté »⁶⁹) ou un portrait (« [...] Tante Adèle, blanche et saupoudrée comme une tranche de Vienne »⁷⁰). Des constructions plus complexes sont également employées telles que, par exemple, cette formulation métonymique décrivant une assemblée masculine : « ns. entrons toutes au salon ou une nuée de redingottes attendait »⁷¹. L'invention de mots est fréquente

⁶⁶ Lettre du 17.10.1904.

⁶⁷ Lettre du 30.06.1902.

⁶⁸ Lettre du 29.03.1904.

⁶⁹ Lettre du 22.06.1902.

⁷⁰ Lettre du 31.10.1906.

⁷¹ Lettre du 12.08.1904.

et valorisée par l'utilisation des guillemets : « [l]es forêts étaient “floridus” des teintes ocres rouges sang et or, au milieu des sapins noirs [...]. (j'ai envie de prendre un “dégobilliatif”) [...] »⁷². Elle utilise également des procédés comme l'inversion entre l'adjectif et le substantif dans le groupe nominal (« une idéale promenade »⁷³) ou l'accumulation (« que faire ! ô terre ! ô mer ! ô enfers ! »⁷⁴).

La qualité particulière des lettres d'Asta est également reconnue par sa famille, comme la lecture des carnets de son frère, l'écrivain Guy de Pourtalès, le révèle :

[...] je me liai beaucoup à cette époque avec la seconde [sœur], Asta, dont je fis ma confidente. Elle avait le même goût que moi pour les livres, écrivait avec vivacité (talent qu'elle a conservé, car l'on se passe encore aujourd'hui ses lettres), faisait même à l'occasion des vers dont quelques-uns sont passés en proverbes dans la famille et y ajoutait des coq-à-l'âne demeurés célèbres entre nous⁷⁵.

Donnée importante de la présentation de soi dans l'interaction différée qu'est l'échange épistolaire, cette attention développée et précoce aux figures de style s'explique sans doute par un environnement familial féru de littérature. Son frère aîné, avec qui, comme il le mentionne lui-même ci-dessus, Asta a entretenu des rapports privilégiés, deviendra écrivain, et l'une de ses tantes maternelles, Lucie Achard, a écrit et publié de nombreux livres pour enfants⁷⁶. La pratique d'une écriture recherchée et singularisante est, dans le cas d'Asta, destinée à son cercle familial, lui procurant probablement un espace rendant possibles, visibles et ineffaçables ses qualités. Divertissant ses proches par ses textes, la jeune fille devient pour un temps l'écrivaine de la famille, compensant sans doute l'impression d'inutilité et de marginalité que son long célibat lui procure. De fait, dès le mariage, les effets de style, les jeux de mots et les inventions lexicales disparaissent, et, l'épistolière ayant renoncé à retranscrire les aventures rocambolesques du quotidien, les récits perdent de leur caractère divertissant. L'accaparement de son temps

⁷² Lettre du 24.10.1904.

⁷³ Lettre du 01.11.1904.

⁷⁴ Lettre du 17.03.1904.

⁷⁵ Pourtalès 2000 : 123-124.

⁷⁶ Achard 1893 ; Achard 1895.

par la gestion des domestiques et des enfants n'est pas seul en cause, car ses lettres continuent d'être assez longues, et l'écriture d'Asta était singulière parfois même sur une carte postale griffonnée en hâte à un guichet postal.

*

Philippe Lejeune souligne que les journaux intimes, bien qu'ils soient un geste privé, reflètent des phénomènes historiques plus généraux : « [c]ette histoire [du journal intime] est en mouvement. J'ai cru distinguer des périodes. La jeune fille romantique. La jeune fille "ordre moral" [...]. La jeune fille Troisième République. [...]. C'est donc un chapitre de l'histoire des femmes »⁷⁷. Aborder la pratique épistolaire par l'analyse détaillée du contenu textuel montre que celle-là est, elle aussi, davantage un espace destiné à soutenir les valeurs et les goûts du groupe familial, d'une classe sociale, voire de la société en général que le lieu d'une affirmation de l'individu⁷⁸ – le récit épistolaire de soi étant d'abord une pratique pour les autres. Également traversés par le contexte sociohistorique, les envois d'Asta incarnent le chapitre ultérieur de l'histoire des femmes, constitué des prémisses d'une future indépendance et des difficultés de s'emparer de certains espaces de liberté.

Étudier le contenu textuel – non pas pour atteindre le monde auquel il réfère, mais pour comprendre son rôle pour celui qui le compose –, la mise en forme et le style permet ainsi d'approcher la manière avec laquelle un individu singulier se met en scène dans sa relation à autrui et de saisir l'utilité de cette intense production épistolaire pour le groupe qui lui donne naissance et qui la reçoit. Les rares moments d'aparté témoignent d'un cri de désespoir dû non pas à une révolte contre les attentes sociales, mais à la déception de ne pas être dans une situation conforme à celles-ci. L'écriture de ce moment difficile est d'ailleurs elle aussi marquée d'une empreinte sociale forte, qui se traduit par une représentation très romanesque et romantique d'un soi désespéré (« [...] tout ce que je peux souhaiter c'est que jamais jamais tu ne seras aussi malheureuse que je l'ai été et que je le suis à

⁷⁷ Lejeune 1993 : 11.

⁷⁸ Lacoue-Labarthe 2011 : 132.

présent ! Ô j'aimerais mieux mourrir et que ce soit fini [...] »⁷⁹). Où se trouve donc l'individu dans cette production de soi dédiée aux autres ? La manière caractéristique et intentionnelle de la jeune fille de rendre le monde par le choix de formulations particulières, par l'invention de mots, par un mélange qui lui est propre, entre comparaisons stéréotypées et figures de style originales, laisse entrevoir que même dans le cas d'une écriture ordinaire, « le style, c'est l'individu », et que dans cette manière particulière de capturer le monde s'affirme, se restitue et se lit, cent ans après, un « je » distinct des autres, dont la voix singulière est ensuite annihilée par le mariage.

Sources

- ACHARD Lucie, 1893, *Quatre petites filles heureuses : scènes enfantines*, Neuchâtel, Attinger Frères.
 —, 1895, *Pour un âne... : scènes enfantines*, Genève, Charles Eggimann.
 Lettres et cartes postales d'Augusta de Pourtalès (1903-1918), fonds privé.
 POURTALÈS Guy de, 2000, *Pourtalès et l'Allemagne. Écrits d'Allemagne Bonn et Berlin (1902-1905)*, Paris, Lausanne, Honoré Champion Éditeur, Fondation Guy de Pourtalès.

Bibliographie

- ARTIÈRES Philippe & Dominique KALIFA, 2002, « L'historien et les archives personnelles : pas à pas », *Sociétés et Représentations*, 13, p. 7-15.
 BERGERON Louis, 1970, « Pourtalès & Cie (1753-1801) : apogée et déclin d'un capitalisme », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 2, p. 498-517.
 BRIDEL Louis, 1909, *Code civil suisse et Code civil français*, Tokyo, Librairie Sansaisha.
 CHOTARD-LIORET Caroline, 1983, « La socialité familiale en province : une correspondance privée entre 1870 et 1920 », 2 tomes, thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Université Paris V René Descartes.
 —, 1985, « Correspondre en 1900, le plus public des actes privés : ou la manière de gérer un réseau de parenté », *Ethnologie française*, 1, p. 63-72.
 CORBIN Alain (dir.), 1995, *L'Avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Aubier.
 DAUPHIN Cécile, 1984, « Histoire d'un stéréotype : la vieille fille », in Arlette FARGE & Christiane KLAPISCH-ZUBER (dir.), *Madame ou Mademoiselle ? Itinéraires de la solitude féminine. XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Montalba, p. 207-231.

⁷⁹ Lettre du 03.12.1905.

- , 2002, « Femmes seules », in Geneviève FRAISSE & Michelle PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4 : *Le XIX^e siècle*, Paris, Plon, p. 513-531.
- , 2003, « Écriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIX^e siècle », *Press*, 11, p. 63-73.
- DAUPHIN Cécile, LEBRUN-PÉZERAT Pierrette & Danièle POUBLAN, 1995, *Ces Bonnes lettres, une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel.
- DAUPHIN Cécile & Danièle POUBLAN, 2011, « De l'amour et du mariage. Une correspondance familiale au XIX^e siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 34, p. 1-9.
- DEKKER Rudolf, 2002, « Jacques Presser's heritage: egodocuments in the study of history », *Memoria y Civilización*, 4, p. 13-37.
- DELHAUME Sophie, 2007, « Dans l'intimité d'une aristocrate : le cas de Constance de Voyer d'Argenson (1734-1783). Entre histoire et littérature », in Lucia BERGAMASCO & Mireille BOSSI (dir.), *Colloque Archives épistolaires et histoire*, Paris, Éditions Connaissances et Savoirs, p. 231-242.
- DIESBACH BELLEROCHÉ Benoît de, 1996, *Dictionnaire des familles nobles subsistantes de Suisse*, Fribourg, Intermède Bellerocché.
- FABRE Daniel, 1999, « Clémentine en 1837. Une femme d'intérieur », in Chantal SAVREUX, *Clémentine Limperani. Une correspondance familiale corse au XIX^e siècle*, Toulouse, Éditions Maxence Fabiani.
- FOUQUET Annie, 2004, « L'invention de l'inactivité », *Travail, genre et sociétés*, 11, p. 47-62.
- FRAISSE Geneviève & Michelle PERROT (dir.), 2002, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4 : *Le XIX^e siècle*, Paris, Plon.
- GRASSI Marie-Claire, 1995, « Lettre », in Alain MONTANDON (dir.), *Dictionnaire raisonné de la politesse et du savoir-vivre du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, p. 543-563.
- GOFFMAN Erving, 1979, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1 : *La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit.
- HALL Catherine, 1999, « Sweet home », in Michelle PERROT (dir.), *Histoire de la vie privée*, vol. 4 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, p. 47-76.
- HEAD-KÖNIG Anne-Lise, 2013, « Mariage », in *Dictionnaire historique de la Suisse, édition en ligne*, <http://www.hls-dhs-dss.ch>, (consulté le 31 juillet 2015).
- HOOCK-DEMARLE Marie-Claire, 2012, « Correspondances féminines au XIX^e siècle. De l'écrit ordinaire au réseau », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 35, p. 67-88.
- ISAMBERT-JAMATI Viviane, 1995, *Solidarité fraternelle et réussite sociale : la correspondance familiale des Dubois-Goblot 1841-1882*, Paris, Éditions L'Harmattan.
- JAKUBEC Doris & Anne-Lise DELACRÉTAZ et al., 2006, *Guy de Pourtalès, Correspondances*, vol. 1 : *1909-1918*, Genève, Éditions Slatkine.

- KNIBIEHLER Yvonne, 1996, « État des savoirs. Perspectives de recherche », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 4 : « Le temps des jeunes filles », p. 2-5.
- LACOUÉ-LABARTHE Isabelle, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écriture contrainte et affirmation de soi », *Tumultes*, 36, p. 113-132.
- LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & Sylvie MOUYSET, 2012, « De “l’ombre légère” à la “machine à écrire familiale”. L’écriture quotidienne des femmes », *Clio. Histoire, femmes et société*, 35, p. 7-20.
- LANCIEN Didier & Monique de SAINT MARTIN (dir.), 2007, *Anciennes et nouvelles aristocraties de 1880 à nos jours*, Paris, Éditions Maison des sciences de l’homme.
- LEJEUNE Philippe, 1993, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Édition du Seuil.
- LILLEY Ed, 1994, « The name of the boudoir », *Journal of the Society of Architectural Historians*, 53/2, p. 193-198.
- MARTIN-FUGIER Anne, 1999, « Les rites de la vie privée bourgeoise », in Michelle PERROT (dir.), *Histoire de la vie privée*, vol. 4 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil, p. 176-241.
- MOREL Marie-France, 2001, « L’amour maternel : aspects historiques », *Spirale*, 18, p. 29-55.
- MOTTU-WEBER Liliane, 2004-2005, « L’impact du droit sur la vie des femmes à Genève et en Suisse (première partie) », *L’Émilie : magazine socio-culturelles*, 92, p. 22-23.
- PAOLETTI Jo B., 2012, *Pink and Blue, Telling the Boys From the Girls in America*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press.
- PETRUCCI Armando, 2008, *Scrivere lettere. Una storia plurimillenaria*, Roma-Bari, Laterza.
- PERROT Michelle (dir.), 1999, *Histoire de la vie privée*, vol. 4 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Éditions du Seuil.
- PERROT Michelle & Georges RIBELLI, 1985, *Le Journal intime de Caroline B.*, Paris, Montalba.
- POUBLAN Danièle, 1998, « Écriture et rôle social, la place des femmes dans une correspondance familiale au dix-neuvième siècle », in Christine PLANTÉ (dir.), *L’Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, H. Champion, p. 201-219.
- RUBERG Willemijn, 2011, *Conventional Correspondence, Epistolary Culture of the Dutch Elite, 1770-1850*, Leiden, Boston, Brill.
- SAVREUX Chantal, 1999, *Clémentine Limperani. Une correspondance familiale corse au XIX^e siècle*, Toulouse, Éditions Maxence Fabiani.
- VIRGILI Fabrice, 2002, « L’histoire des femmes et l’histoire des genres aujourd’hui », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, 75, p. 5-14.